Document généré le 25 avr. 2024 00:44

Vie des Arts

Vie des arts

La ceinture fléchée

Jean-Marie Gauvreau

Numéro 13, noël 1958

URI : https://id.erudit.org/iderudit/55266ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)
1923-3183 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Gauvreau, J.-M. (1958). La ceinture fléchée. *Vie des Arts*, (13), 30–33.

Tous droits réservés © La Société La Vie des Arts, 1958

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

LA CEINTURE FLÉCHÉE

par Jean-Marie Gauvreau
directeur de l'Institut des Arts appliqués
président de l'Office de l'artisanat

C'EST une de nos plus anciennes traditions artisanales. On se perd en conjectures sur son origine — on a même supposé que cette technique pouvait avoir une influence inca. Probablement parce que son exécution rappelle la technique rudimentaire utilisée par cette civilisation dans l'art du tissage, ainsi que les dessins de fléchettes qu'on y retrouve.

J'ai été frappé, en relisant les remarquables études de monsieur Marius Barbeau à ce sujet, que nous devons la renaissance de cette forme d'artisanat, telle que nous la connaissons, à mademoiselle Cécile Barot de Montréal qui avait soigneusement étudié un mémoire de monsieur Barbeau sur la fabrication, plus précisément sur le tressage des jarretières par les artisanes de Charlevoix. Cette technique est pratiquement la même que celle des ceintures fléchées, si le choix de la matière première est différent.

Note : La documentation qui a servi à l'illustration de cet article, fait partie de la Collection permanente de l'Office provincial de l'Artisanat et de la Petite industrie du ministère de l'Industrie et du Commerce de la Province de Québec.

Je me suis alors posé la question : — Cette technique de la jarretière ne nous est-elle pas tout simplement venue de France, comme à peu près toutes nos autres traditions artisanales ? — Je suis frappé par la similitude des jarretières de Charlevoix et celles que j'ai retrouvées en France, comme partie intégrante de certains costumes d'ordre religieux. Je pense en particulier aux jarretières que portaient encore, il y a une dizaine d'années, les Pères du Sacré-Coeur de Picpus, jarretières qui devaient être fabriquées au sein de la communauté; donc tradition artisanale française.

Cette hypothèse en vaut une autre. Je n'ai pas l'intention qu'elle suscite une polémique, mais elle pourrait peut-être éclairer les origines de la ceinture fléchée dont on retrouve les traces au Canada depuis 1750, s'il faut ajouter foi aux témoignages des spécialistes.

Cette ceinture devint un signe sensible indispensable à nos coureurs des bois, à nos trafiquants de fourrures et elle connut une vogue grandissante auprès des Indiens toujours attirés par la couleur vive. Ils en firent rapidement un élément de leur pittoresque costume, ne serait-ce que par imitation toute naturelle de la civilisation du blanc. Je me souviens encore d'une visite à la réserve indienne de l'Ancienne Lorette, près de Québec, vers 1925, où le Chef Sioui nous avait reçus en costume d'apparat : grande redingote de drap noir serrée à la taille par une large et longue ceinture fléchée. Si ma mémoire est fidèle, sa tenue se complétait d'un imposant chapeau haut-de-forme.

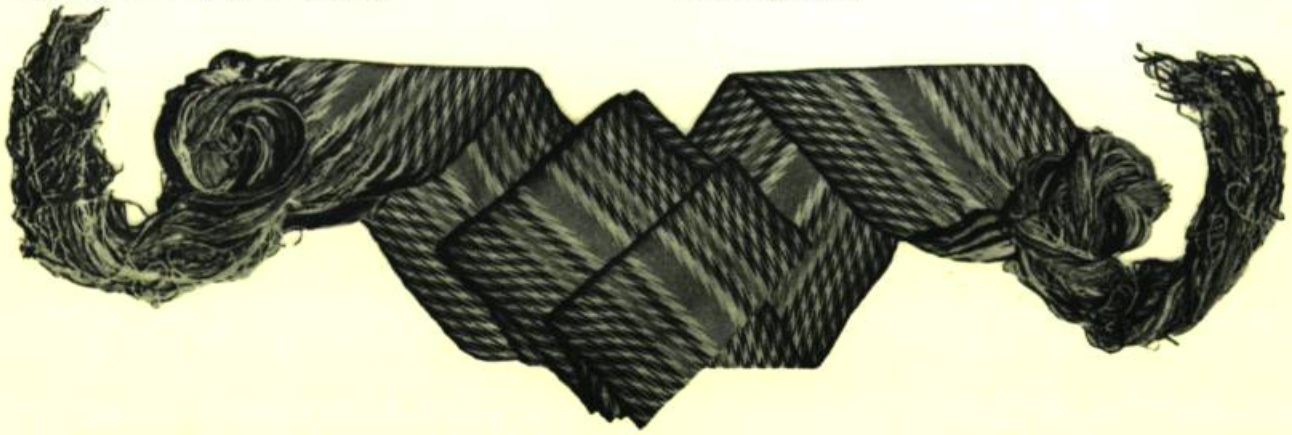
Mais cette mode eut aussi des jours glorieux chez « nos anciens Canadiens ». Nos folkloristes-dessinateurs, Massicotte et Julien, de même que Raphaël, dont nous reproduisons un dessin, ont définitivement fixé son usage. Il n'y a pas si longtemps, un Honorable Conseiller législatif résidant à Québec, déambulait sur la Grande Allée avec un manteau de fourrure serré à la taille par une ceinture fléchée. Les dames de l'ancien temps la recherchaient aussi. Voilà pourquoi certains spécimens comme celui que nous reproduisons dans la pleine page en noir et blanc, dans le coin droit supérieur, prend la forme au centre d'un petit capuchon, afin de permettre à la ceinture d'être posée sur le bonnet de fourrure puis croisée sur la poitrine avant d'être enroulée autour de la taille.

C'est à la Compagnie du Nord-Ouest, puis à celle de la Baie d'Hudson que nous devons la survie de cette tradition, reprise plus tard par nos folkloristes, dont John Murray-Gibbon, Aegedius Fauteux et autres.

La fondation de l'Ecole des Arts domestiques de Québec en 1928, allait permettre à son premier directeur, monsieur O.-A. Bériau, d'être un artisan de cette renaissance. Il eut la bonne fortune de retrouver dans le comté de Montcalm, d'authentiques artisanes qui acceptèrent de donner des cours aux professeurs de nos Ecoles ménagères. Dans plusieurs écoles, notamment à Sainte-Marie de Chateauguay, à Saint-Jacques de Montcalm, à Saint-Pascal de Kamouraska, on pourra, par la suite former d'excellentes ouvrières dont les produits ne le cèderont en rien, pour la perfection de l'exécution, à ceux des vieilles grands-mères de la région de l'Assomption qui s'épuisèrent en travaillant pour rien, à l'époque, afin de perpétuer la tradition.

Il en a été des ceintures fléchées comme des oeuvres d'art qui, avec le temps, créent une cote. Quand on pense que les ouvrières de l'Assomption ne retiraient que quinze ou vingt dollars pour le produit de leur travail, et qu'aux environs de 1925, on a payé cent-cinquante et deux cents dollars pour les meilleurs spécimens.

Ces commentaires trop brefs pour traiter pareil sujet, seraient incomplets si nous ne rendions un juste hommage à Cécile Barot, décédée il y a moins d'un an, et qui a consacré une vingtaine d'années, de travail constant et de patientes recherches, à faire revivre cette estimable technique et en l'adaptant à nos goûts et à nos usages contemporains.

L'Office de l'artisanat avait reconnu les mérites de mademoiselle Barot en lui décernant en 1951, le Grand Prix d'artisanat de la Province de Québec.

Il faut aussi souligner le zèle constant de madame Françoise Gaudet-Smet, dont on connaît l'enthousiasme pour tout ce qui touche à notre terroir. Elle a été l'une des propagandistes les plus actives pour faire reconnaître les mérites de monsieur Marius Barbeau et de mademoiselle Barot, dans leurs oeuvres sur la ceinture fléchée, qui, quelle que soit son origine, reste attachée et solidement enroulée à la souche de l'artisanat du Canada français.